

Averti de ces jugements hâtifs et de leur dangerosité, Bennabi met en avant une autre perception : « En tant qu'expression d'un certain particularisme, l'afro-asiatisme pouvait se voir interprété comme une hégémonie en puissance comme il arrive à un particularisme raciste ou nationaliste de l'être. Mais sa structure idéologique ne laisse pas place à une telle interprétation. Se trouvant du fait de ses origines aux confluents des courants spirituels les plus divers et en particulier de l'islam et de l'hindouisme, il ne saurait en conséquence se transformer en une idéologie monolithique soutenant quelque "volonté de puissance" incarnée par un "Führer"... Par leur nature même, les problèmes exposés à la conférence afro-asiatique n'appellent pas des solutions de puissance mais des solutions d'existence, et par conséquent ne postulent pas une culture d'empire mais une culture de civilisation. » C'est dans un article de la série « A la veille d'une civilisation humaine ? »<sup>(3)</sup> que Bennabi parle pour la première fois de culture d'empire et de culture de civilisation en s'inspirant de la comparaison de Spengler entre l'« âme grecque » et l'« intelligence romaine ».<sup>(4)</sup> Il catalogue l'Occident comme culture d'empire et écrit : « Une culture qui ne peut se déterminer que selon le plan des "causes" peut sans doute agir à perte de vue sur la matière : créer la bombe atomique ou la fusée interplanétaire. Mais cela ne veut pas dire qu'elle réalisera dans la même mesure "la condition humaine", laquelle se définit davantage par des aspirations, des buts, un destin, c'est-à-dire par des "fins" plutôt que par des "causes"... Le cartésianisme a mis à la culture une œillère — la causalité — qui l'empêche de voir toute la perspective métaphysique de la finalité de l'homme, engendrant ainsi l'homme-outil ou le robot-savant. D'autre part le colonialisme lui a mis une autre œillère, celle-ci masquant la dignité de l'homme dans lequel on ne voit plus que l'indigène, et empêchant en conséquence de voir l'unité organique du monde actuel issu de deux guerres qui ont enfanté le "mondialisme" dont l'ONU n'est qu'une modeste préfiguration. Et les deux causes se conjuguent pour en faire une culture d'empire plutôt qu'une culture de civilisation... Précisément, le problème ne se pose pas sous l'angle de l'"intelligence" mais de l'âme. La civilisation actuelle est en effet assez bourrée d'intelligence et de techniques pour aller jusqu'à la catastrophe, sans l'aide de personne... Elle y va par son esprit technique qui aggrave ses contradictions en posant pour la première fois dans l'histoire humaine une équation inouïe : surproduction et surabondance égalent chômage et misère. »

Par l'éducation qu'il reçoit à la base et les idées reçues dans lesquelles il est élevé, l'Européen est voué, pense Bennabi, à rester prisonnier de la culture d'empire : « C'est la culture maternelle même qui pêche en Europe et fausse chez l'individu, dès son enfance, sa conception du monde et de l'humanité. L'histoire et la civilisation commencent pour lui à Athènes, font un ricochet à Rome, disparaissent soudain pendant plus d'un millénaire, et réapparaissent brusquement à la Renaissance, à Paris ou à Londres. Avant Athènes, qu'y avait-il ? Du vide. Entre Aristote et Descartes, qu'y a-t-il ? Du vide... C'est cette optique qui fausse d'emblée l'humanisme occidental. »<sup>(5)</sup>

Quelque chose qui soit une sorte d'empire afro-asiatique apparaît à Bennabi comme proprement impensable. Il le voit plutôt comme un « no man's land spirituel » entre les deux blocs, fondé sur l'islam et l'hindouisme, ce qui l'empêchera de se cristalliser en bloc monolithique susceptible de servir de base à une œuvre de domination : « L'afro-asiatisme se présente à son point de départ comme un système de forces morales, intellectuelles, de forces sociales, économiques et politiques... Les religions se prêtent difficilement à servir pour moyens à de telles fins. Par conséquent, il n'y a pas lieu de rechercher la cohésion et la cohérence, ni dans un principe unique ni dans un syncrétisme religieux... Dans son aboutissement, en tant que civilisation, il devra représenter la

***Lorsque le pape Paul VI publie au début de l'année 1967 une encyclique, *Popularumprogresso*, Bennabi en fait le sujet d'un article et y voit « un document de notre époque, un signe essentiel du développement moral d'une humanité parvenue peut-être à l'avènement de l'omnihomme ».***

synthèse de toutes ces forces. Il doit fonder son éthique sur un principe qui ne saurait être d'essence religieuse... Dans cette dualité (islam-hindouisme), il ne saurait s'agir non plus d'une tentative de syncrétisme, mais d'un pacte moral entre l'islam et l'hindouisme pour assumer une même vocation terrestre. Il ne s'agit donc pas de renouveler la vaine tentative de l'empereur Akbar qui avait voulu, au XVI<sup>e</sup> siècle, fonder son empire en Inde sur un syncrétisme islamo-hindouiste. »

Cette idée est ancienne chez Bennabi qui citait dans un article de 1949 le savant musulman Biruni, dans lequel il voyait « un intermédiaire entre la pensée hindoue et la culture méditerranéenne ».<sup>(6)</sup> En effet, Ibn Ahmad Biruni (973-1050), qui a accompagné l'expédition qui a ouvert à l'islam le Pendjab et le Cachemire, a vécu en Inde où il a appris le sanskrit et traduit les « Upanishad » en arabe. Il est l'auteur du *Livre sur l'Inde* et d'une *Chronologie des anciens peuples* où il développe une philosophie calquée sur les cycles hindous (les yugas). Bennabi s'est intéressé très tôt à la pensée védique dont il avait une large connaissance et avait une grande admiration pour le Mahatma Gandhi auquel il a rendu un hommage appuyé dans ses écrits.

Il faut relever que Toynbee, après Bennabi, verra dans le rapprochement entre l'islam et l'hindouisme une possibilité d'évolution spirituelle pour l'humanité. Parlant des présentations de la réalité ultime qui transcende l'univers telles que les donnent l'hindouisme et l'islam le penseur anglais conclut : « Je pense qu'elles ne s'opposent pas mais se complètent, ajoutant l'une à l'autre. L'hindouisme transmet à la fois l'unité et la variété de la réalité transcendante... Il semble probable que le genre humain ait besoin des deux présentations à la fois. »<sup>(7)</sup> Bennabi et Toynbee étaient contemporains. Le premier est mort en 1973 et le second en 1975. Selon Allan Christelow, spécialiste de Malek Bennabi (et auteur de l'introduction à mon livre *L'islam sans l'islamisme : vie et pensée de Malek Bennabi*, Ed. Samar, 2006), les deux hommes auraient pu, ou se seraient effectivement rencontrés en 1960 à l'occasion d'une visite de Toynbee au Caire où

résidait Bennabi. Mais nous n'avons pas trouvé mention dans les Carnets ou les archives de Bennabi d'une telle rencontre.

Le rôle qu'il assigne à l'islam dans la mondialisation, sa vocation dans l'histoire, Bennabi les déduit essentiellement de son caractère intermédiaire : « L'islam, c'est le pont jeté dans l'histoire entre les civilisations de l'Antiquité et la civilisation actuelle. Sa civilisation s'insère entre la pensée empirique de l'Antiquité et la pensée scientifique moderne. »<sup>(8)</sup> Vers la fin de sa vie, il croit encore à cette possibilité et procède même à une répartition des tâches dans un article, « Spiritualité et socio-économie », où il écrit : « La perspective du monde fait apparaître de plus en plus l'exiguïté des frontières nationales et la nécessité impérieuse pour l'homme de s'organiser à

l'échelon mondialiste afin de faire face au choc du futur. Cette dernière nécessité suppose que chaque entité sociologique existante doit extirper tout caractère expansionniste et exclusif à ses particularités culturelles, idéologiques, politiques et économiques, et doit envisager l'existence d'une autre entité sociologique sous l'angle d'une complémentarité nécessaire à la résolution maximale de ses contradictions internes. Dans cette perspective, quelle est la place de l'islam ? L'islam empruntera à l'Occident la technique une fois qu'il aura fait sa révolution culturelle. Mais l'islam — en vertu de la complémentarité nécessaire — fera découvrir à cet Occident le côté spirituel des problèmes de l'homme... Il lui fera comprendre qu'à un problème spirituel, une solution socio-économique exclusive est inefficace. »<sup>(9)</sup>

Précédant de près d'un demi-siècle Francis Fukuyama, Bennabi est convaincu que « l'histoire est en train d'apporter son dénouement ». C'est cela qui serait véritablement la fin de l'Histoire, selon sa propre expression, et non la situation mondiale apparue après la chute de l'URSS en 1990.<sup>(10)</sup> Mais nous ne sommes qu'en 1956. La lutte idéologique oppose la philosophie libérale à la philosophie marxiste.

Anticipant la « revanche de Dieu », le retour du religieux, Bennabi écrit : « L'esprit religieux banni des doctrines de l'histoire par la révolution cartésienne et l'œuvre des encyclopédies y revient par des voies rationnelles. » Prophète de la mondialisation avant la lettre, il achève ce livre de géopolitique dense et émouvant sur cette vue grandiose de l'avenir : « La réduction de l'espace est devenue un agrandissement de l'homme, l'amplification de son échelle personnelle. A cette échelle, le monde est devenu sa patrie, son domaine en propre, son espace vital ordinaire... »

A mesure que le pouvoir de l'homme dépasse les échelles locales, ses activités franchissent les frontières nationales, se croisent, se nouent, se branchent aux "standards" et, ainsi, tissent le réseau de mondialisme qui s'étend progressivement sur le monde. L'idée même de coexistence est une traduction du phénomène sur les plans politique et moral. »

Du coup, il dénie tout avenir à des formules de regroupement qu'il juge dépassées. Il avait déjà annoncé dans *Vocation de l'islam* que « le monde est en train de se réaliser à l'échelle planétaire, de se totaliser, de totaliser ses ressources et ses besoins. Il est en passe de réaliser institutionnellement le sens de l'histoire... Le monde musulman aura donc à tenir compte dans sa propre évolution de ce pas décisif de l'histoire. Les formules comme le panarabisme et le panislamisme sont désormais désuètes, tout autant que le pan-européanisme qu'on voudrait ressusciter à Strasbourg... L'unité du monde a toujours été le phénomène essentiel de l'histoire, tandis que les divisions ne sont que des accidents, des épiphénomènes... ».

Lorsque le pape Paul VI publie au début de l'année 1967 une encyclique, *Popularumprogresso*, Bennabi en fait le sujet d'un article et y voit « un document de notre époque, un signe essentiel du développement moral d'une humanité parvenue peut-être à l'avènement de l'omnihomme ».<sup>(11)</sup>

En juin 1967, il écrit : « On se rappelle les espérances qu'elle (la Conférence de Bandoeng) avait fait naître dans le Tiers-Monde et les inquiétudes qu'elle suscita dans le camp impérialiste. En effet, tout l'ancien empire colonial s'était converti en une ligue anti-impérialiste animée par l'esprit de Bandoeng. Qui plus est, cette ligue traduisait sa vocation politique d'une façon claire et nette : le neutralisme... Dès lors, on comprend toutes les raisons que l'impérialisme avait de miner ce rassemblement de peuples du Tiers-Monde et tous les efforts qu'il devait déployer pour y introduire les fissures et les clivages nécessaires à son jeu... ». Lorsque l'OUA est créée en 1960, il y voit une grande manœuvre de la lutte idéologique et note dans le même article : « L'OUA est un enfant adultérin de l'impérialisme et de l'Afrique, mais d'une Afrique qui l'a enfanté sans savoir même qui était son père, ni que son enfant était tout simplement venu au monde pour mettre un hiatus entre elle et l'Asie. »

Que reste-t-il du rêve afro-asiatique qui deviendra le mouvement des Non-alignés puis plus rien ? Des souvenirs-photos. Beaucoup d'argent, de démagogie et de faux espoirs auront été consommés en pure perte. L'Inde est devenue la plus grande démocratie du monde, la Chine bientôt la première économie du monde et le monde musulman l'unique ancienne civilisation à ne pas avoir réussi à se rétablir dans des formes modernes et développées. Les idées géopolitiques proposées par Bennabi n'ont pas abouti non pas parce que la vision était platonique ou carrément fausse, mais parce qu'il les a supposées applicables dans l'immédiat alors qu'elles ne se s'imposeront que dans un siècle ou deux car le « mondialisme », sous cette dénomination ou une autre, est une condition de la survie de l'humanité dans les siècles à venir. Lui, ne l'a pas annoncée comme une échéance mais comme une finalité. L'échéance peut encore être différée mais elle est inéluctable car appartenant à l'ordre des nécessités humaines, à la fatalité de l'histoire.

N. B.

**Jeudi prochain : « PENSÉE DE MALEK BENNABI » 6) « L'exil et la révolution (1956-1963) »**

1) Bennabi portait un grand intérêt à l'Inde depuis sa découverte de Tagore dans son adolescence. Cet intérêt grandit avec l'admiration suscitée en lui par l'œuvre morale et politique de Gandhi durant ses années parisiennes. Adulte, il consacre plusieurs écrits à l'Inde, avant et après la partition, et à ses figures intellectuelles et politiques. On peut citer parmi ses écrits les articles suivants : « Hommage à l'apôtre de la non-violence » (*Le Jeune musulman* du 30 janvier 1953), « Romain Rolland et le message de l'Inde 1 et 2 » (*le JM* du 26 juin 1953 et du 22 janvier 1954) et « Universalité de la non-violence » (*la République Algérienne* du 18 décembre 1953). Dans les années cinquante, il se lie à un compagnon musulman de Gandhi qui fut ministre de l'Éducation, Mawlana Abou-al-kalam

Azad (1888-1958). Nous avons trouvé dans ses archives une copie d'une lettre qu'il a adressée le 29 avril 1956 à M<sup>r</sup> Mehar Singh, ministre indien des Affaires étrangères.

2) Article cité par R. Wright in *Bandoeng, 1,5 milliard d'hommes*, Ed. Calman-Lévy, Paris 1955.

3) *La République algérienne* du 13 avril 1951.

4) Oswald Spengler : *Le déclin de l'Occident : esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, 2 volumes, Ed. Gallimard, 1948, d'après une traduction de l'Algérien Mohand Tazerout.

5) « Fondement métaphysique de l'humanisme islamique », *la République algérienne* du 29 septembre 1950.

6) « La chose et la notion », *la RA* du 14 octobre 1949.

7) Cf : *Survivre : sept questions sur le futur*, Ed. Marabout, Paris 1974.

8) « L'Islam, facteur de libération et de désaliénation de l'esprit humain », *Que sais-je de l'islam* n°1, janvier 1970.

9) QSI, octobre 1971.

10) L'idée de « fin de l'histoire » a pour origine le millénarisme. La pensée marxiste s'en est emparée pour désigner la mort de Dieu, la fin de l'Etat, la disparition des classes sociales et de la monnaie... Puis elle a été récupérée par les philosophes et sociologues contemporains qui voient dans la « postmodernité » la fin du modèle cartésien.

11) « L'encyclique et le tiers-monde », *Révolution africaine* du 16 avril 1967.